

## Cholem ALEICHEM - Un bon conseil

Vous apprenez que, durant trois jours de suite, un jeune homme s'est pointé chez vous matin, midi et soir, et ne vous a jamais trouvé à la maison. Selon lui, il lui importe grandement de vous rencontrer.

C'est aussi le message que je reçois un jour en rentrant de voyage. Je me dis :

" Évidemment, un écrivillon avec une œuvre à la main ! "

Je m'installe à mon bureau pour travailler et vlan ! On sonne à la porte d'entrée. Celle-ci s'ouvre et j'entends le bruit de quelqu'un qui commence à s'occuper de soi-même : il ôte ses guêtres, il tousse, il se mouche, en bref, tous les symptômes de l'écrivain amateur. Je me sens tout de même piqué d'une certaine curiosité. Mon homme fait son entrée et fait une jolie courbette de politesse. Le geste est d'ailleurs assez réussi. Cela consiste en un petit recul discret, accompagné d'un mouvement délicat et d'un frottement des mains. Puis il se présente à moi, en utilisant un nom sorti de quelque légende, un de ces patronymes qu'on oublie juste après les avoir entendus.

" Asseyez-vous. En quoi puis-je vous être utile ?

- C'est un besoin urgent qui m'amène... enfin, urgent... Pour moi. C'est vraiment urgent ! Ma vie elle-même en dépend. Je crois que vous seul pouvez me comprendre. Vous écrivez tellement que, selon moi, vous devez tout connaître et tout comprendre. Enfin, je ne le pense pas, j'en suis sûr. "

J'observe mon homme. Le genre "lettré sortant du village", un écrivain amateur, quoi. Un type jeune, au visage pâle, avec de grands yeux noirs qui vous inspirent la pitié. Je veux dire, de ces yeux qui vous regardent en vous suppliant d'avoir pitié d'une pauvre âme à la dérive. Je n'aime pas ces yeux-là. Ils me font peur. Ils ne rient pas. Ils ne sourient jamais. Ils sont comme braqués sur eux-mêmes. J'ai horreur de ces yeux-là.

" Allez-y ! Montrez-moi votre matériel ! ", dis-je tout en posant ma plume.

Je me redresse dans mon fauteuil et j'attends qu'il porte la main à sa poche pour en tirer des écrits dignes d'être lus. Sans doute un roman en trois parties, long comme la Diaspora. Ou peut-être une pièce en quatre actes, avec des personnages nommés Dieulamort, Coeuramer et Castelmaudit, qui vous permettent immédiatement de comprendre à qui vous avez affaire. À moins qu'il ne s'agisse d'un nouveau recueil de Cantiques de Sion, dans le style :

" Là-bas, au loin, ira son cœur intarissable  
Tel l'aigle qui prend son essor  
Là l'olive versera son huile comme le torrent  
Là les Prophètes ont retrouvé la paix  
Face contre terre, devant la Divinité. "

Moi, je les connais, ces vers biens luisants, ces rimes à rien. Ça vous gratte la gorge à en vomir. Ça vous scintille sous les yeux. Ça vous bourdonne aux oreilles. Et, à la fin, ça vous laisse le vide au cœur et le vague à l'âme.

Eh bien figurez-vous que, cette fois-là, je me suis fourré le doigt dans l'œil. Non, le jeune homme n'a pas porté la main à sa poitrine. Non, il n'a pas tiré de sa poche un recueil de lettres. Non, il n'avait nullement l'intention de me lire son dernier roman, sa nouvelle pièce ni ses litanies à Sion. Non. Il a seulement tiré sur son faux-col, a toussoté un moment, et a déclaré :

" Je suis venu ici, chez vous, je veux dire, dans l'unique but d'épancher mon cœur devant vous et pour vous demander conseil. Quelqu'un comme vous me comprendra certainement. Vous écrivez tellement que vous devez tout connaître et que vous pourrez donc me donner un bon conseil. D'ailleurs, je vous l'assure, je ferai exactement ce que vous me direz. Je vous en donne ma parole d'honneur. Mais ne m'en veuillez pas. Peut-être abusé-je de votre temps ?

- Mais non mais non ! Allez-y ! Racontez-moi tout ! "

Et je sens mon cœur libéré d'un grand poids... Le jeune homme

rapproche sa chaise de mon bureau et me narre le sujet de son tourment. Au début, le débit reste assez calme mais il s'excite de plus en plus au long du récit :

" Comme vous le voyez, je suis un homme qui sort d'un petit village voisin. Enfin, petit... Pas si petit que ça. Je dirais même qu'il s'agit d'une bourgade, presque d'une ville. Comparée à la vôtre, c'est vrai que ça ressemble plutôt à un village. Ce village, vous devez le connaître mais je préfère ne pas le nommer, vu qu'avec vous, on ne sait jamais. Vous risquez encore de le mentionner dans vos histoires, ce qui ne m'arrange pas trop et ce, pour diverses raisons. Vous vous demandez quelles sont mes occupations ? Eh bien je m'occupe... Enfin, pour le moment, je ne m'occupe de rien. J'habite et je vis... enfin... chez le beau-père et la belle-mère. Je veux dire que non seulement, j'habite et je vis chez eux, mais aussi que je reçois tout directement. Figurez-vous qu'elle, elle est fille unique, voyez-vous ? Unique en son genre, une et indivisible. Il n'y a pas d'autre enfant qu'elle, voilà. Leur situation leur permet de nous nourrir comme ça encore pendant dix ans, vu qu'ils ont des biens, voyez-vous ? Ce sont des gros bonnets, des huiles, comprenez-vous ? Vous n'en trouverez pas de plus riches qu'eux chez nous. Vous devez connaître mon beau-père, je suppose. Enfin, je préfère ne pas le nommer. Lui, voyez-vous, il aime paraître, se montrer dans le grand monde, faire savoir à tout le monde qui il est et ce qu'il représente. Aux incendiés de Bobzitz, il a donné la plus forte contribution. Kichiniev a reçu de lui un don énorme. Dans notre village à nous, il ne donne pas tellement, mais dans le monde, il aime faire bonne impression, vous me comprenez. Il n'a rien d'un imbécile, voyez-vous ? Chez nous, il sait que tout le monde le respecte de toute façon. Alors, à quoi bon baisser la Chine ? Il les emmerde et voilà. C'est dans son caractère. Il est incapable de donner. Il le reconnaît, d'ailleurs. Quand on vient le taper, il prend une tête de chat crevé et demande :

" Déjà ? Vous en redemandez déjà ? Tenez, prenez les clés, ouvrez l'armoire et servez-vous tant que vous voulez. "

Vous supposez qu'il sort les clés de sa poche ? Non ! Grosse erreur ! Les clés de l'armoire sont enfermées dans le tiroir de son bureau. Et la clé du

tiroir, il l'a fourré quelque part, allez savoir où. Voilà, c'est ça, mon beau-père. Vous vous imaginez qu'il a bien mérité sa réputation ? Chez nous, mais que cela reste entre nous, on l'appelle le cochon, mais derrière son dos, évidemment. En sa présence, tout le monde l'encense, de quoi vous donner l'envie de vomir. Et lui, il prend ça pour de bon, il se caresse le ventre et profite de la vie. Enfin, la vie... ne confondons pas "vie" et "vie". Jugez par vous-même. Quelqu'un qui ne se rince jamais les doigts dans l'eau froide. Bien assis, bien nourri, bien couché. Que voulez-vous de plus, hein ? Après la sieste, on attelle le cabriolet et on fait le tour du borbier local. Le soir, tout le monde s'agglutine. Les uns sifflotent, les autres font circuler les rumeurs, certains parlent de la neige de l'an dernier et tout le monde dit du mal de tout le monde et se moque du monde entier. Ensuite, on apporte le gros samovar et on joue aux dominos avec Shmuel Abba le boucher. Celui-là, entre nous soit dit, malgré ses manières, il joue déjà à l'homme de notre temps. Il arrive avec un col blanc et des bottes cirées et puis il court un peu le cotillon à son heure. Il a une belle voix, il n'écrit pas si mal, et il est champion aux échecs et aux dominos. Et ils peuvent jouer comme ça toute la nuit ! Et toi, l'idiot, reste assis et baille à t'en décrocher la mâchoire ! Lève-toi donc ! Retourne à ta chambrette ! Prends un livre ou un journal ! Non ! Interdit ! C'est pas joli de s'en aller comme ça sous le nez d'un étranger ! Une telle attitude, voyez-vous, ça le met dans une colère terrible. Il ne dira rien, ça non, mais il va s'enfler comme un dindon et se taira. Vous pouvez lui parler jusqu'à en crever. Et la belle-mère ? Quand elle le voit comme ça, elle fait pareil. Et "elle", devant son papa et sa maman, elle vous envoie bouler de même. Elle est fille unique, ne l'oublions pas, la prunelle de leurs yeux, leur âme, leur œil au milieu du front ! Ils paniquent pour un rien à son sujet. Si par hasard, elle ne se sent pas bien, un médecin ! un médecin ! Le monde va s'écrouler ! Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'elle se prenne pour le nombril du monde. Ajoutez à ça qu'elle ne tient pas tellement du Phénix... Enfin, à la regarder, elle n'est pas bête du tout. Je dirais même qu'elle ne manque pas de bon sens, enfin... c'est une tête, quoi, la tête sur les épaules. L'ennui, c'est qu'elle a été trop gâtée, c'est une tête de mule. Jour et nuit, elle peut passer de l'euphorie totale au désespoir absolu. Alors, elle se jette sur le lit et se met à brailler comme un gamin.

Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi pleures-tu ? Que veux-tu ? "

Le mur vous répond, pensez-vous ? Bon, ça, encore, ce ne serait rien. Quand une femme pleure, eh bien, elle pleure, elle pleure, jusqu'à ce qu'elle s'arrête de pleurer. Mais l'ennui, c'est la belle-mère. Dès qu'elle apprend la chose, elle arrive au galop, son tablier retroussé sur les épaules pour mieux courir. Elle se tord les mains et elle se lamente :

" Qu'as-tu, ma perle ? C'est encore lui, ce bourreau, ce brigand, ce monstre ? Mais qu'est-ce que ça peut lui faire à lui, si je n'ai qu'un œil au milieu du front ? Ça lui fait mal au ventre, Ça lui fait couler le sang ? "

Et rien arrête plus ce moulin à paroles. Moi, je me dis que le torrent ne tarira jamais et ça me rend malade. J'ai envie de lui arracher son tablier, de le tordre avec les mains, de le piétiner avec les pieds et le réduire en charpie. Bien que, d'un autre côté, ce tablier ne m'a en fait rien fait de mal. C'est un tablier comme tous les tabliers qui viennent de Brod. Vous devez connaître ces tabliers, avec leurs carrés rouges, jaunes, vers, blancs et noirs, leurs petits pois et leurs franges. "

Je l'interrompt au milieu de son discours :

" Dites-moi, jeune homme. J'ai l'impression que vous vouliez me demander un conseil ? "

Il suffoque un moment :

" ne m'en veuillez pas. Sans doute abusé-je de votre temps ? Mais tout cela était absolument nécessaire pour comprendre le sujet qui m'amène et connaître les gens et les objets qui nous occupent ici. Seulement après avoir bien compris la nature des gens et des choses en question, vous pourrez comprendre ma situation. Donc, dès qu'elle se sent un peu pal, je veux dire, la mienne, alors la belle-mère ne se sent plus. Le beau-père ordonne d'atteler le cabriolet et d'aller chercher le docteur, le nouveau docteur. C'est comme ça qu'on l'appelle chez nous, le nouveau docteur. Je ne veux pas même prononcer son nom, que le Diable l'emporte. C'est justement là que commence notre histoire. C'est la raison pour laquelle je suis venu chez vous

pour vous demander conseil. "

Le jeune homme se tait et essuie son visage trempé. Il se rapproche encore un peu de moi et va pour continuer. Mais, ce faisant, il s'empare d'un objet posé sur le bureau. Vous avez des gens comme ça, qui sont obligés de tripoter quelque chose tout en parlant, sinon, ils ne peuvent pas vous raconter leur histoire. Mon bureau est jonché de toutes sortes de petits objets amusants. On y trouve entre autres un petit vélo qui sert à couper le bout des cigarettes. Cette bicyclette plaît tellement aux gens qui entrent chez moi qu'ils se croient tout dans le devoir d'y porter la main. Apparemment, cet objet doit plaire aussi au nouveau venu. Au début, il n'a fait que le regarder. Mais après, il en a carrément pris possession et il s'est mis à en faire tourner les roues. Maintenant, il ne le lâche plus, tout en racontant son histoire.

" Donc,, le nouveau docteur. Les médecins, voyez-vous, ça pullule chez nous comme les chiens. Il y a les docteurs chrétiens, les médecins juifs, les guérisseurs, les adeptes de Sion, je veux dire, les docteurs sionistes et puis, il y a le nouveau docteur. Lui, il vient de la ville. En fait, c'est le fils d'un tailleur. Je veux dire qu'autrefois, il était tailleur, mais maintenant, il ne l'est plus. On ne peut pas être tailleur quand on a un fils docteur. Je veux dire le contraire : comment peut-on être docteur quand on a un père tailleur ? Et pas seulement tailleur, c'est vraiment le tailleur des tailleurs. Ce tailleur, c'est un petit Juif haut comme trois pommes, vêtu d'un habit de coton, avec un œil qui louche et un doigt crochu. Il a une voix de crécelle et il se promène toute la journée en ville en jacassant :

" Hier, mon fils le Docteur a eu une de ces clientèles, ah la la ! Quelle clientèle ! Mon fils, le Docteur, quand il veut, il peut, le Docteur ! "

En bref, il casse la tête à tout le monde avec son Docteur. Ajoutez à ça que ce docteur, c'est un docteur de femmes, un gynécologue. Le résultat, c'est que partout où il y a un petit secret en ville alors le père jacasse à gauche et à droite et malheur à la pauvre femme ou la pauvre fille qui tombe entre les pattes du docteur et sous la langue de son papa tailleur. Un jour, il y avait chez nous une jeune fille...

- - Je vous en prie, jeune homme (je l'interrompt encore une fois). J'ai

l'impression que vous vouliez me demander conseil.

- Ne m'en veuillez pas si j'abuse peut-être de votre temps mais, justement, ce docteur, c'est mon ange de la mort. Sans lui, la vie aurait été la plus belle qu'on puisse espérer. Que me manque-t-il ? J'ai une jeune femme, voyez-vous, qui présente pas mal du tout. Nous n'avons pas encore d'enfants et, comme vous savez, elle est fille unique. Ce qui veut dire, qu'en fin de compte, tout sera à elle, c'est-à-dire à moi. Ajoutez à ça le respect de mes contemporains car, après tout, je suis quand même le gendre du notable. Il n'y a pas de réception, pas de banquet, pas de fête de famille où je ne trouve ma place. Et à la synagogue, pareil : d'abord, le chantre, puis le rabbin, puis mon beau-père et enfin, moi, avant le reste de la communauté. Même au bain public, le patron fait toujours bouger les gens pour faire place au gendre de Monseigneur. Je vous jure que cela me met mal à mon aise, j'ai horreur de ce genre de choses. Enfin, la flagornerie, la flatterie, qui n'aime pas ça de temps en temps ? Mais là, c'est trop. Surtout que je sais bien que je n'ai rien fait pour mériter tout ça. Pourquoi ? Parce que je suis le gendre du notable ? Eh bien, encensez-le lui, pas moi ! Je n'y suis pour rien, moi ! Les gens sont vraiment des sauvages, des sauvages, je vous dis ! Je suis en prison, voyez-vous ? Parce qu'on ne peut pas se lier avec n'importe qui quand on est le gendre du notable, n'est-ce pas ? Parce que lui, c'est une vraie brute. Je le dis, parce qu'il ne m'entend pas. Et puis, sa fille, c'est une vraie tête de mule. D'abord, elle éclate de rire et tout de suite après, en sanglots. Elle se jette sur son lit et on appelle le nouveau docteur. Oh celui-là ! Que le Diable l'emporte ! Dès que j'y pense, ma vie s'écroule sous moi. Vous devez bien vous douter que, parfois, j'ai envie de prendre un couteau et de me poignarder ou encore de courir à la rivière et me foutre à l'eau. Oui, je l'exècre à ce point, ce docteur. "

-

Le jeune homme se tait et se plonge dans de profondes réflexions. Je me hasarde avec précaution :

" Vous... la soupçonnez de quelque chose ?

- Mais en aucune façon ", s'insurge mon interlocuteur comme si on l'avait ébouillanté. Il se rapproche davantage encore.

" Comment pouvez-vous supposer une chose pareille ?! Une fille d'Israël !

Une enfant si pure ! Non ! Je parle de lui, du charmant docteur, qu'il tombe en flammes ! De lui, et de son gentil papa qui louche dans son habit de cotonnade, puisse-t-elle lui brûler sur le dos ! Jour et nuit, il se promène en jacassant et en tambourinant dans toute la ville. Si vous pensez qu'il y a un mot de vrai dans ses palabres ?! Des bêtises ! Des sottises ! Il a une langue et il la fait rouler, voilà tout ! Moi, ça me serait bien égal ! L'ennui, c'est que les gens ont des oreilles ! Et les oreilles, elles aiment écouter. Et, parfois, elles écoutent des choses que, sans ça, elles ne voudraient pas entendre. Surtout que dans notre ville, voyez-vous, les gens sont tous médisants, menteurs, rapporteurs, et autres colporteurs de ragots, c'est mondialement connu ! Chez nous, quand on a saisi quelqu'un dans sa gueule, c'en est fini de lui ! Devant moi, ils font attention. Mais j'ai entendu derrière moi, par ci par là, et depuis je me méfie. Je flaire, je mets tous mes sens en éveil, et je donne la chasse aux mots, je cours après les paroles et, à tout dire, eh bien... je n'ai rien découvert du tout. Pourtant j'ai remarqué une chose : quand il arrive, elle se transforme du tout au tout. Le visage se modifie, les yeux changent de ton. Je veux dire que c'est toujours la même personne, avec le même visage et les mêmes yeux. Mais le regard, il change... C'est une autre expression des yeux... Vous pensez que je n'ai pas poussé la curiosité jusqu'à lui poser des questions ?

Dis-moi, ma bonne âme, comment se fait-il que lorsqu'il arrive, tu te retrouves complètement changée ? Vous imaginez la réponse. Elle a éclaté de rire comme ça : Ah ah ah !!! et moi je ne savais plus où me mettre. Et tout de suite après, elle a éclaté en sanglots et s'est jetée sur le lit. La maman est arrivée avec son tablier et a commencé à la consoler, avec tout son chapelet de litanies. Et le papa a fait atteler le cabriolet et a envoyé chercher le médecin. Et qui a-t-il trouvé pour aller là-bas ? Moi, justement ! Le docteur arrivé, la belle couleur revient aux joues, et les yeux se sont mis à briller comme des diamants au soleil. Maintenant, mettez-vous un peu à ma place. La nécessité d'aller chez lui, d'entrer dans sa maison, pour moi, vous pensez, cela signifie passer dans le monde futur. L'enfer, c'est un plaisir à côté de ça, pour sûr ! Maintenant, il faut se planter devant lui et le regarder en face. Une bouille toute rouge, une vraie betterave, avec des traits cassés, cassants, vous voyez ? Et puis, il sourit, il sourit constamment, comme un cadavre avant son enterrement. Il sourit, qu'il le faille ou non. Il a toujours le sourire à la



bouche, avec tout le monde, les étrangers comme les proches. Et à plus forte raison à mon approche ! Moi, il me sourit tout le temps. Avec moi, il est doux comme un sucre d'orge. Une vraie compresse à vous mettre sur la plaie. Sa bienveillance à mon égard n'a pas de borne. Un jour, je ne me sentais pas bien. J'avais attrapé la maladie à la mode, la grippe. Vous auriez vu quels efforts il a déployé pour moi ! Au-delà de toute espérance ! Et regardez comme c'est bizarre ! Plus il s'évertue pour moi et plus je le déteste ! Je ne peux pas le voir, surtout quand il vient chez nous et qu'ils se regardent tout les deux. J'ai l'impression que si je pouvais l'attraper par l'échine et le foutre dehors, ma santé s'en ressentirait en bien. Je ne supporte pas cette façon qu'il a de la regarder, avec son petit sourire à la lippe. Je me suis juré de mettre un terme à la chose. Jusqu'à quel point faut-il donc subir les humiliations ? Imaginez que toute la ville s'occupe déjà de mon cas. La seule solution, c'est le divorce. Je ne vois aucune autre échappatoire. N'est-ce pas, quelle importance ? Le papa, gros bonnet. Elle, fille unique. Après cent-vingt ans, tout passe à elle, c'est-à-dire à moi. Qu'il aille au diable. Je resterai avec ce que j'ai apporté avant le mariage. Que font les autres jeunes comme moi ? Rien d'autre, n'est-ce pas ? Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas, qu'il n'y a pas d'autre solution que le divorce ? "

À ce moment, mon client s'interrompt et s'éponge le front, attendant ma réponse..

" Est-ce que je sais, moi ? Oui, apparemment, vous n'avez pas d'autre solution que le divorce. D'autant que l'amour n'a pas l'air bien vif entre vous. Vous n'avez pas d'enfants. Tout la ville chuchote. Alors, à quoi bon ? "

Pendant toute ma répartie, le type continue à faire tourner les roues du petit vélo tout en me regardant de ses grands yeux noirs et profonds qui incitent à la pitié. Quand j'ai terminé, il se rapproche encore un peu et soupire :

" Vous parlez d'amour ? Quel rapport avec l'amour ? Je n'ai pas de haine dans mon cœur. Pourquoi la haïrais-je ? Au contraire, je l'aime, je l'aime beaucoup. Et pour ce qui est de la ville, qu'elle chuchote autant qu'elle veut, sur l'eau et sur le feu. Moi, je n'en ai qu'après lui. Il y a là une flamme qui me

dévore, à son propos à lui, à lui et à elle. Qu'est-ce que c'est que cette joie qui s'empare d'elle quand elle le voit arriver ? Pourquoi ne s'allume-t-elle pas comme un feu de paille quand elle me voit moi, je vous le demande à vous ? En quoi suis-je inférieur à lui ? Parce qu'il est docteur et moi non ? Si on m'avait laissé étudier comme lui, moi aussi, je serais devenu médecin, et peut-être même un toubib plus fort que lui. Croyez-moi, moi, je suis champion pour ce qui est de lire les petites notes de bas de page ! Et question talmud et tradition, je l'enfonce, lui ! Bon. Alors je reconsidère la question. Quel défaut trouvè-je chez elle qui justifie un divorce ? Le nouveau docteur ? Et si, au lieu de lui, elle avait ramassé un diabolin infernal ? Et où donc est-il écrit qu'une jeune femme n'a pas le droit d'avoir une connaissance médecin ? Primo. Deuxio, que vais-je devenir moi-même une fois le divorce prononcé ? Parce que moi, comme vous me voyez, je suis orphelin, sans proches parents et sans vrais amis. Allez redevenir un jeune homme pauvre et remariez-vous. Cela signifie tout recommencer à zéro. Et qui peut m'assurer que le prochain mariage sera plus réussi que le précédent ? Peut-être vais-je me retrouver dans un enfer pire que l'autre ? Après tout, je connais ma peine et, comme vous me voyez, je suis quand même le gendre au gros bonnet et, à la fin, tout va revenir à elle, c'est-à-dire à moi. Vous comprenez, à quoi bon faire des combinaisons et des spéculations. En fait, c'est un jeu de hasard, c'est la loterie, tout ça. Non ? Vous n'êtes pas d'accord ? Cela ne tient pas du jeu de hasard et de la tombola ?

- oh si ! Bien sûr ", je m'empresse de répondre. " C'est le coup du hasard, c'est comme la loterie ! Il vaut évidemment mieux faire la paix que divorcer. "

Je me dis que tout marche dans la bonne direction et que je lui ai donné un bon conseil en remarquant que la paix des ménages vaut mieux que la discorde. Je pense en avoir fini avec lui mais le voilà qui s'empare à nouveau du petit vélo et rapproche encore sa chaise. Maintenant, il me parle carrément nez à nez :

" Faire la paix ? Vous avez sans doute raison. Mais lui, il me revient à l'esprit, qu'il aille au Diable, le docteur, avec ses belles manières et sa gueule enfarinée. De toute façon, son papa, le tailleur qui louche, se promène dans toute la ville et raconte à qui veut l'entendre que la fille du notable va

divorcer. Vous imaginez où peut arriver la bassesse d'un tailleur de troisième zone ? S'il ne se répandait pas comme ça, après tout, je n'aurais pas grand-chose à perdre, voyez-vous ? Comme on dit : la cruche cassée ne se cassera plus. Tant que la chose était secrète, pincez-lui la joue, que la couleur y revienne. Mais maintenant que tout le monde parle du divorce, alors ce serait de la grossièreté de ma part que de m'accrocher, je pense. Il n'y a d'autre solution que le divorce, non, n'est-ce pas votre avis ?

- oui, je suis bien d'accord. Si tout le monde est au courant et si tout le monde en parle, alors ce ne serait pas poli de votre part. Le divorce s'impose.

Il rapproche encore sa chaise au point de presque me grimper dessus :

" Vous pensez que je me trouve dans la nécessité impérieuse de divorcer ? Faisons une supposition : vous jouez le rôle du rabbin. J'arrive avec ma femme dans le but de divorcer. Vous me posez la question suivante : Dites-moi, jeune homme, pourquoi désirez-vous le divorce ? Quelle réponse pourrais-je bien vous donner ? Par exemple : parce qu'elle regarde le docteur et que le médecin porte le regard sur elle ? Dites donc, ça a un sens, ça ? Que voulez-vous que j'y fasse ? Que je leur attache les yeux ? Qu'en penseront les gens ? Répondez vous-même : le bonhomme a divorcé d'une belle jeune femme, fille unique, la fille au notable, même qu'après cent-vingt ans, tout lui reviendra à elle, c'est-à-dire à lui. Non ? Que diront les gens ? Un fou, non ? Hein, pas vrai ? Jeune, sain de corps et malade d'esprit ? C'est exactement ce que je me dis moi-même : jeune, en bonne santé, et dingue à la fois. "

Maintenant, nous sommes si près l'un de l'autre que nos genoux s'entrelacent. Il a abandonné le petit vélo est a jeté son dévolu sur mon encrier. Il soupire profondément et repart de plus belle:

" Pour vous c'est bien facile de dire : jeune, en bonne santé, et malade mental. Je me demande un peu ce que vous auriez fait vous-même si vous vous étiez retrouvé dans une pareille situation, hein ? Je veux dire, si vous aviez vous-même un beau-père malotru, une belle-mère hystérique avec un tablier multicolore, et une femme, Dieu la garde, qui a constamment besoin

des soins du médecin. Et en plus, on vous montre du doigt en disant : Tiens, voilà le jeunot, le mari de la chèvre. À mon avis, vous vous lèveriez au milieu de la nuit, vous divorceriez sur le champ et vous iriez vous cacher au pays où pousse le poivre noir. Non ? Osez dire le contraire !

- Oh non, bien sûr ! Je me lèverais au milieu de la nuit, je divorcerais, et j'irais courir au pays où pousse le poivre noir.

- Facile à dire, pour sûr ! Se lever, divorcer et foncer au pays où pousse le poivre noir ! Foncer, ce n'est qu'un mot, ça ! Qui ça, foncer, quoi, foncer, où ça, foncer ? Foncer sous terre ? Et que faites-vous de ce qu'elle est fille unique, qu'il n'y en a pas d'autre, et qu'au bout de cent-vingt ans, tout passera à elle, c'est-à-dire à moi ? C'est rien, ça ?! Après tout, quel mal elle m'a fait, hein ? Quel mal ? Non, mais, je vous le demande : quel mal ?

- Exactement, quel mal elle vous a fait ?

- Comment ça ? Et le docteur, alors ? Vous oubliez le docteur ? Tant que je vois devant moi cet ange de la mort, je ne peux la regarder, elle ! Je ne peux la voir !

- Alors, si c'est comme ça, il faut absolument divorcer. "

Lui, il s'emporte de plus belle :

" Pauvre de moi ! Que peut faire un pauvre jeune homme dans une situation si pénible ? Dite vous-même, vous avez de la tête, vous, non ?

- En ce cas, il ne faut surtout pas divorcer.

- Ne pas divorcer ? Et le docteur, alors ?

- alors, il faut divorcer. "

J'ai la ferme intention de mettre là un terme au dialogue. Mais il continue :

" Divorcer ? Et moi, alors ?

- Alors, ne pas divorcer.

- Et le docteur ? "

Je ne sais ce qui me prend. Le sang me monte à la tête. Mon regard devient flou. J'attrape mon bonhomme à la gorge, je le cloue au mur, et je hurle d'une voix qui n'est pas la mienne :

" Divorce donc, espèce de bâtard, divorce ! Mais divorce donc ! "

Tout l'immeuble arrive, ameuté par nos cris :

" Qu'est-ce qu'il arrive ? Qu'est-ce qui se passe ?

- Rien, trois fois rien "

Je me regarde dans la glace et je ne me reconnais même plus. Ensuite, je dois demander mille fois pardon à mon tortionnaire. Je lui serre la main en lui demandant d'oublier ce qui s'est passé entre nous. Je remarque encore :

" Voyez-vous ? Les gens sortent parfois de leurs gonds... "

Mon jeune homme a l'air tout chamboulé. Il hésite un moment puis admet qu'il y a des moments où les gens sortent de leurs gonds. Il sort comme il est entré, avec une petite courbette de politesse. Les mêmes gestes de bonhomie, les mêmes frottements de mains...

" Ne m'en veuillez pas, peut-être ai-je abusé de votre temps ? " Merci pour le conseil, merci beaucoup. Adieu.

- C'est ça, adieu, adieu.

Écrit en 1904

